

LE JOUR, 1947
2 Octobre 1947

LE RETOUR DES CENDRES DE L'EMIR BECHIR

Les cérémonies telles que celle d'aujourd'hui sont faites pour cimenter l'unité d'une nation.

Autour des cendres d'un homme illustre le peuple se sent pris par un grand souvenir ; il vibre d'une même passion pour ses autels et pour ses foyers. Et cet ébranlement dans les profondeurs est le signe même, le signe décisif, de ce qui nous fait, dans le bonheur et dans le malheur, solidaires les uns et les autres et déterminés à vivre ensemble.

Ce n'est pas une langue commune qui fait une nation. Ce n'est même pas une communauté de foi. D'innombrables leçons en apportent la preuve éclatante. C'est par dessus tout, le désir, la volonté de vivre ensemble, cet attachement, ce lien, cette secrète violence qui nous font aimer la vie dans la compagnie d'hommes faits de même limon que nous et qui chérissent les mêmes libertés, sous le même ciel. Car la vie en commun, les mêmes nourritures terrestres, les mêmes réactions de la chair et du sang, les mêmes habitudes d'indépendance dans l'humble train de vie quotidien d'une masse d'hommes qui se coudoient et qui se parlent sans cesse, cela unit jusqu'au delà de la mort. C'est la raison pour laquelle les cendres de l'émir Béchir reviennent aujourd'hui au milieu de ce peuple libanais si divers, exactement comme si chacun de nous ramenait de l'exil la dépouille sacrée d'un aïeul.

La chose merveilleuse ici, le miracle, c'est que toutes les confessions du Liban peuvent revendiquer cet homme et le revendiquent avec force, comme elles revendiquent, pour des raisons pareilles et plus sensibles même, son grand ancêtre Fakhreddin. D'admirables exemples de fraternité humaine nous sont ainsi venus d'époques où l'Occident connaissait moins la tolérance. Ce qu'on appelle le fanatisme de l'Orient pourrait bien être l'artificielle conséquence d'un préjugé obstinément entretenu au nom des accidents de l'Histoire, un préjugé dont la politique étrangère a fait souvent son instrument et qui, dans la méconnaissance des réalités du siècle (comme de celles du plus lointain passé) a suscité le petit nombre d'esprits étroits et querelleurs qui nous ont jetés parfois les uns contre les autres.

En conduisant à leur dernière demeure les cendres de l'émir Béchir, ne nous souvenons que de ce qui nous unit, ne prêtons l'oreille qu'à ce qui peut nous unir davantage encore.

Notre génération répond de ce Liban éternel, tellement plus vaste que l'espace qu'il couvre et dont, sous des noms divers, toutes les civilisations enseignent l'histoire, parce que son destin l'a mis au centre du monde ancien et, sans doute, du monde de l'avenir.